

MENSONGE ET DÉDOUBLEMENT DANS L'AUTOBIOGRAPHIE DE SARTRE

Carmen ONEL
camy8078@yahoo.com
Université de Pitesti

Résumé

Jean-Paul Sartre exploite le mensonge, qu'il traite en dédoublement de celui qui le profère. Dans ce cas-ci, celui qui parle se divise en deux instances: celle vraie, qui dit la vérité, mais à soi-même, et celle fausse, qui dit un mensonge voué à décevoir les autres lorsqu'ils apprennent la vérité. C'est un cas de dédoublement où le narrateur laisse entendre deux voix dans la voix du même personnage et dans la même situation de communication. Mais elles ne surgissent pas en même temps, surtout puisqu'elles expriment des opinions différentes.

C'est toujours la voix mensongère qu'on entend la première et, ensuite, celle qui dit la vérité. En fin de compte, le narrataire entend dans une telle situation, deux voix sous l'apparence d'une seule et l'énoncé qui en résulte est polyphonique.

Mots-clés : mensonge, dédoublement, narrateur, narrataire, polyphonie.

A l'instant que j'échappais à la nature pour devenir enfin moi, cet Autre que je prétendais être aux yeux des autres, je regardais en face mon Destin et je le reconnaissais : ce n'était que ma liberté, dressée devant moi par mes soins comme un pouvoir étranger.¹

Ce *je est un autre* employé par Rimbaud pour illustrer l'acte de création et le destin du créateur d'être toujours autre, est repris par Sartre, qui définit son *moi* en tant qu'**Autre**, vu par les **autres**. Il adresse son oeuvre aux **autres**, il joue des rôles pour eux et il se regarde par leurs yeux.

« Je prétendais être » n'est donc que la synthèse de la dissimulation du narrateur qui, conscient de son propre *moi*, fait semblant d'être Autre.

Le *moi Autre*, le verbe *prétendre* et *la liberté* qui est le destin du narrateur sont les prémisses d'un énoncé polyphonique où l'on entend des voix superposées, appartenant apparemment à une seule et même instance.

Il est vrai que la personnalité de l'auteur- narrateur est une seule, mais elle est perçue différemment par ceux qui l'entourent et qui y voient, le plus souvent, un Autre que le vrai *moi*. Cela dit, nous y sommes

¹ Sartre, J.P., *Les Mots*, Gallimard, Paris, 1964, p. 30

en présence d'une personnalité dédoublée qui fait parler différemment, au moins deux instances distinctes. Et, pour faire entendre leurs voix, c'est le narrataire qui intervient. Sans ce dernier, le narrateur ne ferait que tracer les contours de ces perceptions différentes sans pouvoir faire parler son héros dédoublé.

En permanente collaboration avec son narrataire, le narrateur témoigne de son aliénation et de son désir d'être celui que voient les autres, mais il n'en crée pas une image complète, puisque c'est au narrataire de le faire.

Lors de l'épisode de la lecture que la mère du je narré avait faite, l'effet du dédoublement est évident et il affecte non seulement celui-ci, mais aussi sa mère:

Anne-Marie me fit asseoir en face d'elle, sur ma petite chaise ; elle se pencha, baissa les paupières, s'endormit. De ce visage de statue sortit une voix de plâtre. Je perdis la tête : qui racontait ? quoi ? et à qui ? Ma mère s'était absentée : pas un sourire, pas un signe de connivence, j'étais en exil. Et puis je ne reconnaissais pas son langage. Où prenait-elle cette assurance ? Au bout d'un instant j'avais compris : c'était le livre qui parlait.¹

Le narrateur devient dans ce fragment de discours, narrataire. Il nous présente l'histoire d'une histoire lue, telle qu'elle avait été perçue par le petit enfant captivé par la voix de sa mère.

Il prend place, mais il ne reconnaît plus celle-ci, qui semble déjà s'endormir. Il assiste à une sorte de dédoublement de sa mère qui ne parle plus de sa voix, mais d'une *voix* « de plâtre », qui le fait perdre sa tête et ne pas savoir qu'en penser.

Il s'y agit donc, d'un double dédoublement : je narré devient narrataire, et sa mère, qui n'était qu'un personnage de son histoire, devient le narrateur d'une autre, destinée au je narré.

Celui-ci ne reconnaissait plus ni la voix de sa mère, ni son langage, ni son assurance. Il était bien entendu que ce n'était pas elle qui parlait pour son fils et il n'y avait qu'une solution : c'était le livre qui parlait et la mère n'était que sa voix. C'était le livre qui lui avait imposé cette voix et qui l'avait transformé en ce dont il avait besoin. C'est pourquoi tout était assez bizarre et le je narré en gardait encore le souvenir. Et maintenant, à l'âge mûr, il peut conclure: « Assurément, ce discours ne m'était pas destiné ».²

¹ Idem., p. 42.

² Idem., p. 42.

C'était, dirions-nous, le discours destiné à transformer sa mère et, pourquoi pas, même à le transformer lui-même:

Quelqu'un se mit à poser des questions : l'éditeur de mon grand-père [...] ne perdait aucune occasion d'exercer la jeune intelligence de ses lecteurs. Il me sembla qu'on interrogeait un enfant : à la place du bûcheron, qu'eût-il fait ? Laquelle des deux sœurs préférerait-il ? Pourquoi ? Approuvait-il le châtiment de Babette ? Mais cet enfant n'était pas tout à fait moi et j'avais peur de répondre. Je répondis pourtant, ma faible voix se perdit et je me sentis devenir un autre. Anne-Marie aussi, c'était une autre, avec son air d'aveugle extralucide : il me semblait que j'étais l'enfant de toutes les mères, qu'elle était la mère de tous les enfants.¹

Le narrateur/ je narré devient sans aucun doute le narrataire de l'histoire lue par sa mère. Il est conscient de ce que lui demande le narrateur de cette histoire, mais il a peur d'accomplir ses tâches, parce qu'il ne se sent plus être soi-même: « mais cet enfant n'était pas tout à fait moi ». Nous y entendons les voix de l'éditeur et du narrateur de l'histoire actualisée par celle de la mère du petit enfant, qui n'est plus le même, à son avis: « je répondis pourtant, ma faible voix se perdit et je me sentis devenir un autre ».

Le narrateur de l'autobiographie n'oublie pas son narrataire ni même dans une telle situation, où tout semble être renversé et les rôles, devenir autres. Il lui rapporte les questions et il lui raconte qu'il y avait répondu, même s'il ne semblait pas être soi-même. C'est tout dont le narrataire a besoin pour pouvoir donner voix à cet enfant autre qui était devenu son narrateur: « A la place du bûcheron, j'aurais fait... ou Je préfère la cadette » ou bien « Je suis d'accord avec le châtiment de Babette ». Il réussit ainsi à retrouver la voix faible du narrateur devenu narrataire et lui emprunter de la certitude de son expérience. (Le narrataire doit connaître l'histoire du bûcheron.)

Ce dédoublement dont le narrateur de l'autobiographie est conscient est dû tout d'abord au dédoublement de sa mère, qui devient « la mère de tous les enfants » et change d'air et change de voix sous l'influence de la lecture d'un livre qui a des pouvoirs magiques. C'est pourquoi il semble au narrateur qu'il est « l'enfant de toutes les mères », même s'il est conscient qu'il n'en a qu'une. Le verbe *sembler* implique ainsi, à la fois, la thèse et l'antithèse de l'énoncé, à savoir:

PDV1 : *Je suis l'enfant d'une seule mère, la mienne.*

¹ Idem., p. 42.

et

PDV2 : *Je suis l'enfant de toutes les mères.*

qui s'excluent réciproquement.

Le narrateur emploie le verbe *sembler* pour exprimer donc deux points de vue différents, sans les présenter explicitement et sans utiliser la conjonction *mais* précédant, par exemple, un verbe ou une expression du type *croire* ou « avoir l'impression que » : « Je suis l'enfant de ma mère, mais j'ai l'impression que je suis l'enfant de toutes les mères ».

Au moment où la lecture a été interrompue, je narré redevient narrateur de son propre histoire de vie et quitte la place du narrataire que lui avait attribué un livre, par l'intermédiaire de sa mère.

Qu'il soit narrateur ou narrataire, le je narré est toujours accompagné par le narrateur / je narrant qui sait tout ce qui s'est passé à celui-ci et qui le raconte à son propre narrataire.

Ce dédoublement narrateur / narrataire ne fait que multiplier les voix qu'on entend dans le discours et c'est le narrateur même qui nous l'indique: « de ce visage de statue sortit une voix de plâtre ou ma faible voix se perdit et je me sentis devenir un autre ». Les voix connues disparaissent et perdent leur sens, afin d'être remplacées par d'autres. Mais c'est toujours par les premières, que nous pouvons entendre parler ces autres et en devenir conscients.

De sa double personnalité, le narrateur témoigne encore en racontant l'histoire de la lecture des magazines et des livres indignes, qu'il faisait avec la complicité de sa mère et de sa grand-mère, sans en souffler un mot à son grand-père. Mais il arrive que celui-ci apprenne un jour le secret. Il se fâche contre les deux femmes et celles-ci « mirent tout sur mon dos : j'avais vu les magazines, les romans d'aventures, je les avais convoités, réclamés, pouvaient-elles me les refuser ? »¹

Nous remarquons dans ce fragment de discours que le narrateur se cite soi-même en citant les deux femmes. Il rapporte les mots des deux femmes qui ne faisaient autre chose que rapporter, elles aussi, les mots du narrateur et interroger son grand-père si elles pouvaient le refuser. Grand-père avait cru que les mots des femmes étaient vraiment ceux de son petit-fils. Mais le narrateur contredit ce point de vue: « Cet habile mensonge mettait mon grand-père au pied du mur : c'était moi seul qui trompais Colomba avec ces ribaudes trop maquillées ».²

¹ Idem., p. 66.

² Idem., p. 66.

S'il ne s'agissait pas d'un mensonge, nous pourrions parler de mots rapportés deux fois: prononcés d'abord par le narrateur-je narré, ils auraient été repris par les deux femmes et ensuite rapportés par le narrateur-je narrant. Mais, dans la situation donnée, le narrataire apprend assez vite qu'il n'entend pas trois voix dans le discours, mais seulement deux, représentant deux points de vue différents:

PDV1: *Il nous a demandé de lui acheter les revues,*

des deux femmes, et

PDV2: *Je ne leur ai pas demandé les revues,*

du narrateur.

Il est bien évident que les deux points de vue sont opposés et d'autant plus la polyphonie du discours qui les contient est observable.

Je crus avoir deux voix dont l'une – qui m'appartenait à peine et ne dépendait pas de ma volonté- dictait à l'autre ses propos ; je décidai que j'étais double. Ces troubles légers persistèrent jusqu'à l'été : ils m'épuisaient, je m'en agaçais et je finis par prendre peur. « Ça parle dans ma tête », dis-je à ma mère qui, par chance, ne s'inquiéta pas.¹

Puisque le je narré était double il devait parler à deux voix ! Ce qui est très intéressant c'est le fait qu'il n'était qu'un petit enfant de 10 ans et qu'il en était déjà conscient. Il en parlait à sa mère sans que celle-ci s'inquiète... Mais qui est-ce qui parlait ? Sa voix ou sa voix autre qui avait un pouvoir extraordinaire sur la première ? A notre avis, c'est un mélange de voix qui parlent par l'intermédiaire de la première. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit est le résultat d'une double personnalité, qui doit nécessairement s'exprimer par une double voix : c'est la voix virtuelle, de la conscience, peut-être, qui parle seulement et de manière directe au narrateur, et la voix qui parle au narrataire, la voix douée de sonorité, d'intonation et de pouvoir sur celui-ci.

Nous sommes donc toujours devant une situation de dédoublement du narrateur, dédoublement qui semble dominer tout le discours autobiographique de Sartre, qu'il s'agisse du passé ou qu'il s'agisse de l'avenir. « On me disait souvent : le passé nous pousse, mais j'étais convaincu que l'avenir me tirait ».²

Le point de vue PDV1 des autres :

PDV1 : *Le passé nous pousse.*

est ici contredit par le point de vue PDV2 du narrateur :

¹ Idem., p. 183.

² Idem., p. 199

PDV2 : *L'avenir me tire.*

qui , en employant l'imparfait du verbe **être** s'érige en porte-parole du je narré, et qui en introduisant son point de vue par le **mais** adversatif contredit le premier point de vue, celui des autres.

Nous y entendons, donc, les deux voix du narrateur, qui s'opposent à une troisième, celle des autres, représentées dans le discours par le pronom personnel **on** qui ne renvoie pas à quelqu'un, à une personne déterminée, mais qui laisse comprendre que c'est toute une tradition qui est incluse dans ce **on**.

Jean-Paul Sartre exploite aussi le mensonge en tant que dédoublement de celui qui le profère.

Un jour - j'avais sept ans- mon grand-père n'y tint plus : il me prit par la main, annonçant qu'il m'emmenait en promenade. Mais à peine avions-nous tourné le coin de la rue, il me poussa chez le coiffeur en me disant : « Nous allons faire une surprise à ta mère. » J'adorais les surprises. Il y en avait tout le temps chez nous. [...]

Il y eut des cris mais pas d'embrassements et ma mère s'enferma dans sa chambre pour pleurer : on avait troqué sa fillette contre un garçonnet.¹

Nous nous intéressons tout d'abord à la partie finale du premier énoncé du fragment cité: « annonçant qu'il m'emmenait en promenade », qui fait le narrataire penser aux mots dits par le grand-père . Mais l'énoncé suivant commence par un *mais* adversatif qui soulève déjà la question sur la vérité de ce qui était déjà interprété. Son grand-père pousse le narrateur – je narré chez le coiffeur et il ne lui dit pas « On va te faire couper les cheveux » comme il était normal, prenant en compte où ils étaient entrés, mais « Nous allons faire une surprise à ta mère. » Le narrateur-je narré en est ravi.

Chez eux il y avait toujours des surprises! C'était le moment d'en offrir une autre à sa mère ! Et il se laisse couper les cheveux, même si sa mère ne le voulait pas.

Mais la surprise n'a pas été une belle surprise!

Et nous assistons à une désillusion triple. Tout d'abord, on déçoit le je narré : le grand-père lui dit qu'ils vont se promener, mais il le pousse chez le coiffeur. Ensuite, il lui promet une surprise pour sa mère, qui n'en est qu'une mauvaise, et sa mère en est aussi déçue après avoir cru qu'ils allaient se promener.

¹ Idem., p. 90.

C'est donc le grand-père qui déçoit les deux et le narrateur assiste à cette scène qu'il raconte à son narrataire pour le faire témoin de tout ce qu'il avait été jusqu'au moment de la narration et pour trouver ainsi le sens de son devenir.

Les personnages sont donc trompés par les mots du grand-père qui annonçait la promenade.

Le narrataire, cependant, aurait pu se rendre compte de la tournure inattendue des faits, car le narrateur lui fournit un indice : *mon grand-père n'y tint plus*, conclusion tirée après avoir raconté la lutte du grand-père avec la mère qui ne voulait pas couper les cheveux de son fils.

Il est bien évident que ce n'était qu'un plan du grand-père qui était parfaitement conscient de ce qu'il disait et de ce qu'il allait faire.

En disant « Nous allons nous promener », par exemple, il savait qu'il disait « Nous allons chez le coiffeur ». Il y a donc une divergence entre la voix du grand-père et sa pensée. Il s'est dit à soi-même « *Je vais avec le petit chez le coiffeur* », mais aux autres, qui devaient être trompés, il dit toute autre chose, qui les fasse s'éloigner de la vérité qu'ils apprendraient un peu plus tard.

Dans ce cas-ci, le grand-père devient deux hommes : celui vrai, qui dit la vérité, mais à soi-même, et celui faux, qui dit un mensonge voué à décevoir les autres lorsqu'ils apprennent la vérité. C'est un cas de dédoublement où le narrateur laisse entendre deux voix dans la voix du même personnage et dans la même situation de communication. Mais elles ne surgissent pas en même temps, surtout puisqu'elles expriment des opinions différentes.

C'est toujours la voix mensongère qu'on entend la première et, ensuite, celle qui dit la vérité. En fin de comptes, le narrataire entend dans une telle situation, deux voix sous l'apparence d'une seule et l'énoncé qui en résulte est polyphonique.

Bibliographie:

- Ducrot, O. *Le Dire et le dit*, Editions de minuit, Paris, 1984;
Holm, H.V., *Polyphonie et dialogisme dans le discours autobiographique* in *Le regard du locuteur*;
Lejeune, Ph., *Le Pacte autobiographique*, Editions du Seuil, Paris, 1996;
Roventa-Frumusani, D., *Analiza discursului*, Tritonic, Bucuresti, 2005;
Sartre, J.P., *Les Mots*, Gallimard, Paris, 1964 ;
Tutescu, M., *L'Argumentation*, EUB, Bucuresti, 1998.